

François
Taillandier
La langue
française
au défi

Café Voltaire
Flammarion

La langue française au défi

Déjà parus dans la collection Café Voltaire.
Jacques Julliard, *Le Malheur français* (2005).
Régis Debray, *Sur le pont d'Avignon* (2005).
Andreï Makine, *Cette France qu'on oublie d'aimer* (2006).
Michel Crépu, *Solitude de la grenouille* (2006).
Élie Barnavi, *Les religions meurtrières* (2006).
Tzvetan Todorov, *La littérature en péril* (2007).
Michel Schneider, *L'indifférence des sexes* (2007).
Pascal Mérigeau, *Cinéma : Autopsie d'un meurtre* (2007).
Régis Debray, *L'obscénité démocratique* (2007).
Lionel Jospin, *L'impasse* (2007).
Jean Clair, *Malaise dans les musées* (2007).
Jacques Julliard, *La Reine du monde* (2008).
Mara Goyet, *Tombeau pour le collègue* (2008).
Étienne Klein, *Galilée et les Indiens* (2008).
Sylviane Agacinski, *Corps en miettes* (2009).

François Taillandier

La langue française
au défi

Flammarion

Du même auteur

- Les nuits Racine*, Fallois, 1992, prix Roger-Nimier
Mémoires de Monte-Cristo, Fallois, 1994
Tous les secrets de l'avenir, Fayard, 1996
Aragon 1897-1982, quel est celui qu'on prend pour moi ?,
Fayard, 1997, prix de la critique de l'Académie française
Des hommes qui s'éloignent, Fayard, 1997
Journal de Marseille, Le Rocher, 1999
Anielka, Stock, 1999, Grand prix du roman de l'Académie
française
N 6, la route de l'Italie, Stock, 2000
Les Parents lâcheurs, Le Rocher, 2001
Le cas Gentile, Stock, 2001
Borges, une restitution du monde, Mercure de France, 2003
Il Processo di Franz Kafka, Metauro Edizioni, 2005
Balzac, Folio, 2005
Option Paradis (La Grande Intrigue I), Stock, 2005, Folio,
2007
Telling (La Grande Intrigue II), Stock, 2006, Folio, 2007
Il n'y a personne dans les tombes (La Grande Intrigue III),
Stock, 2007, Folio, 2009
Ce monde-là, Flammarion, 2008
Un réfractaire, Barbey d'Aurevilly, Bartillat, 2008
Ce n'est pas la pire des religions (en collaboration avec Jean-
Marc Bastière), Stock, 2009

Une autre langue, publié en 2004 dans la collection de l'Atelier du roman, a constitué la première étape de ce livre. On en reprend ici le thème et la matière tout en précisant et complétant le propos..

© Flammarion, 2009.

ISBN : 978-2-0812-2119-2

... Nos in novitate vitae ambulemus.

Saint Paul

Make it new.

Ezra Pound

Cela n'avait rien pour constituer un fait politique au sens où l'entendent habituellement les journaux. Pourtant, au fil des mois, c'en est devenu un. L'animadversion quelque peu ricanante, et plusieurs fois exprimée, du président de la République à l'égard du roman de Mme de Lafayette, La Princesse de Clèves, en quoi il semble voir l'exemple achevé de la culture rébarbative et inutile, a fini par être remarquée ; la noble et malheureuse héroïne, par la grâce d'un badge ou d'une écharpe jaune, a même rallié à son panache l'opposition intellectuelle, universitaire notamment.

Ce qui entre de personnel et de psychologique dans l'allergie présidentielle n'est pas notre sujet. Plus intéressant est de noter que pour la première fois un chef d'État de la V^e République, de façon certes anecdotique et légère (mais ce n'en est que plus frappant), rompait ouvertement avec la déférence, en général sincère, que ses prédécesseurs avaient toujours marquée envers la culture classique.

On aurait pu aussi relier ce propos à d'autres. Ce président qui n'aime guère La Princesse de Clèves a fait à Yasmina Reza cette confidence qu'il n'a pas démentie : « Moi, un type qui vend des millions d'exemplaires, ça m'intéresse. » Le président, et c'est bien son droit, préfère donc nettement Marc Levy à Mme de Lafayette.

Dans le même ordre d'idées, on pourrait se souvenir d'une déclaration du candidat Nicolas Sarkozy à propos des filières universitaires proposant l'étude de ce qu'il appelait « littérature ancienne », filières qui, selon lui, ne devraient plus être financées par les fonds publics : « Vous avez le droit de faire de la littérature ancienne, mais le contribuable n'a pas forcément à payer vos études de littérature ancienne. (...) Les universités auront davantage d'argent pour créer des filières dans l'informatique, dans les mathématiques, dans les sciences économiques. Le plaisir de la connaissance est formidable, mais l'État doit se préoccuper d'abord de la réussite professionnelle des jeunes. »

Puis on pourrait noter encore que le président prononça à Nîmes, au début de l'année 2009, un long discours consacré aux questions culturelles, dans lequel il n'était à aucun moment fait mention (même rituelle, comme c'est souvent le cas), ni du monde du livre et de la « chose écrite », ni de la langue française et de la francophonie. Cela encore constituait, je crois, une première.

On aurait pu enfin, on peut toujours, relier tant d'aveux provocants ou naïfs à une autre caractéristique, non pas tant de l'homme lui-même que de

l'homme dans sa fonction. Au printemps 2009, une journaliste britannique voyait dans son usage de ce qu'elle appelait « une langue sans chichis » une des innovations remarquables de son exercice du pouvoir. Sans chichis, en effet, c'est le moins qu'on puisse dire, qu'on s'en réjouisse comme d'un heureux pragmatisme, ou qu'on s'en afflige comme d'un manquement à la majesté de la fonction présidentielle. Qui ne comprend maintenant que le général de Gaulle ou François Mitterrand, chacun avec son style, étaient des faiseurs de chichis ?

Il n'entre cependant pas dans mes intentions de m'acharner contre l'actuel chef de l'État ; d'autant moins qu'à ce que j'ai cru constater, celles et ceux qui prétendent exprimer l'opposition politique ne l'ont guère portée sur ce terrain-là. Envers ce patrimoine encore un peu vivant que constituent notre langue et nos livres, cette imprégnation lettrée qui a si longtemps été un trait voyant et revendiqué de l'identité politique française, leur indifférence ne paraît pas moins crasse. Ce n'est pas un sujet pour eux ; du moins, pas un sujet porteur. Pour cause : ils ne se posent plus la question, ils ne semblent même plus savoir que tout cela a existé. Tout le monde s'est divertit, lors de la campagne électorale de 2007, du malencontreux barbarisme de « bravitude » jailli des lèvres d'une candidate. Personne n'a dit l'évidence, à savoir que Mme Ségolène Royal, dans cette affaire, payait pour les autres, c'est-à-dire pour la quasi-totalité d'une classe politique qui a renoncé à savoir le français, ce qui avait longtemps été sa marque de fabrique. Des vieux ténors communistes aux barons

du gaullisme, au socialisme à bedaine et même, il faut bien le dire, à l'extrême droite, le goût du verbe était jusqu'à une date assez récente aussi indispensable à l'élu républicain que l'amour (au moins proclamé) de nos vins et de nos fromages. C'est bien fini : ils ne disent plus aimer que le football (si encore c'était vrai !) ; ils trottent, accrochés à leur téléphone mobile ; ils débitent avec une indubitable maîtrise labiale les phrases conçues à leur place par des chargés de com' qui ne savent pas mieux écrire qu'eux.

Ceci, toutefois, n'est pas un pamphlet politique, et je ne m'attarderais pas à ce tableau s'il ne me paraissait la manifestation enfin visible (j'ai bien dit : enfin visible, car il vaut toujours mieux que les symptômes apparaissent) d'un mouvement historique profond dont notre société est depuis un demi-siècle le théâtre. Je le pose au seuil de ces pages, abruptement – et c'est ce qu'elles se proposent de décrire : le rapport de la langue française avec la constitution historique, culturelle et politique de la société est en voie de bouleversement ; le rapport des individus à l'idiome (et peut-être même à la parole) est le théâtre d'une métamorphose radicale que ses acteurs et ses sujets, la plupart du temps, ne soupçonnent guère. La langue française, considérée non pas comme un trésor d'antiquités précieuses pour amateurs distingués, mais comme élément fondateur, entre autres, d'une communauté politique reliée à la fois à son histoire et à la formulation d'un idéal, n'est plus à l'ordre du jour – on tentera de dire pourquoi.

Il va de soi qu'un écrivain, plus que quiconque sans doute, est sensible à ce mouvement tectonique, et porté à en concevoir quelque chagrin. Toutefois (c'est une autre des convictions qui inspirent ces pages), l'évolution non pas tant de la langue elle-même que du rôle qu'on lui reconnaît dans la communauté politique est une question qui ne concerne pas, loin de là, que le « lettré ». On peut même dire que si elle ne concernait que lui, ce ne serait pas bien grave. Non : elle concerne même, et peut-être avant tout, celui qui ne le sait pas et qui n'y songe pas. Le poète argentin Raul Gonzalez Tuñon compara les mots aux miroirs : tout le monde s'en sert, disait-il, sans y prêter attention. Encore faut-il que le miroir soit là et accomplisse sa fonction de miroir.

De cette langue française si souvent et si longtemps magnifiée, pour des raisons pas toujours bonnes, avec des arguments pas toujours justes, on accuse volontiers certains de vouloir faire une forteresse, le refuge hérissé de défenses d'un élitisme crispé sur des splendeurs d'un autre âge. Cette accusation n'est pas juste non plus ; et d'ailleurs elle serait plus recevable (du moins pourrait-on l'examiner) si ceux qui la profèrent aussi souvent qu'ils en ont l'occasion ne semblaient pas avoir accepté par avance, quant à eux, de la laisser se transformer en une friche. Tel est bien le malentendu qu'on voudrait montrer ici. Que l'on dénonce le passéisme ou le purisme, réels ou supposés, passe encore ; mais qu'on propose alors une

*autre approche, et personne ne le fait dans le camp
des supposés amis de l'avenir.*

*On tentera ici de suggérer qu'entre la forteresse et
la friche il subsiste encore, pour peu qu'on le veuille,
une autre perspective : le chemin.*

J'ai fait plusieurs fois un cauchemar dans lequel je me trouvais, la nuit, sous des arbres, parmi un groupe de gens dont je ne comprenais pas les paroles, parce qu'ils utilisaient une langue qui m'était inconnue. Je ne sais si je figurais en tant qu'adulte moi-même, ou à l'état d'enfant, dans ce colloque d'ombres, ce sabbat murmurant et obscur ; le malaise en tout cas était extrême ; il prenait sa source dans ce seul fait de ne pas comprendre leur langue, et d'être par là tenu à l'écart de ce qui se jouait entre eux.

Nous ne savons pas véritablement, bien sûr, à quoi se rapporte un rêve, et même s'il se rapporte à quelque chose ; du moins celui-ci me paraît-il représenter assez fidèlement une situation que nous avons tous traversée dans la petite enfance, celle dont nous n'avons pas même le souvenir. Sans doute aussi témoigne-t-il de l'inquiétude particulière qui fonde ce qu'on appelle une vocation d'écrivain, et qu'on pourrait tout aussi bien appeler

pathologie. On n'est pas écrivain, à mon avis, parce qu'on domine l'expression et la langue ; on est écrivain parce qu'on a un problème avec elles (langage moderne). L'ambition d'une parole exacte, supérieure, maîtrisée, procède du caractère continuellement précaire, inefficace et raté de la parole quotidienne.

On ne sait rien dire.

Si je me souviens de mes premières lectures, et si je m'efforce de cerner a posteriori ce qui, de très bonne heure, put provoquer en moi un attrait passionné pour la littérature, je crois que ce fut un sentiment très fort et de ce manque bien réel, et de cette victoire possible. Je me souviens de mon éblouissement devant le théâtre. Le célèbre *Cyrano*, qui me fit à treize ans rire et pleurer comme cela ne m'était jamais arrivé, ne contait pas seulement une belle histoire pleine de panache et de romantisme. La faconde éclatante et quasi exagérée d'Edmond Rostand m'apprit d'abord, et m'apprit d'un seul coup, qu'on pouvait jouer avec les mots, mettre la parole en scène, lui donner des allures de défilé, de ballet, d'escrime. Le jeu virtuose de ses rimes, de ses calembours, de ses traits d'esprit, de ses inventions précieuses, ôtait d'ailleurs toute innocence à l'usage de l'expression. On pouvait donc faire autre chose que bredouiller au hasard des mots et des phrases loqueteux et toujours faux ; il existait une parole aboutie et triomphale.

D'autres œuvres, bien sûr, devaient me le confirmer. Mais déjà m'était ouvert un espace ritualisé

de la langue, et révélé un usage élaboré, différé, et victorieux de celle-ci. De quel désastre étais-je sauvé par cette découverte ? Ce serait l'objet d'une longue recherche que de l'établir. Je dirai au moins qu'elle m'arrachait à la situation pénible du rêve que j'ai raconté en commençant, puisqu'elle me donnait l'espérance d'inverser la situation, et de maîtriser une parole qui autoriserait mon entrée dans la société des hommes.

Les perroquets de Chateaubriand

De cette secrète incertitude, de cette insécurité devant l'expression, qui suscitent un écrivain, procède sans doute son extrême sensibilité aux langues que parle le monde. Car le monde parle diverses langues, indépendamment de la multiplicité des langues. L'écrivain le sait mieux que tout autre, puisqu'il n'a pour lui que son « dire ». D'où son aspiration plus ou moins consciente à régir ou à régenter la parole collective, à exercer une influence dans cette affaire-là. « Je rêve que l'écrivain puisse encore agir sur la langue ainsi que les poètes de la Pléiade, Malherbe, Guez de Balzac, Voltaire : ce serait là son seul acte de civisme », note Richard Millet. L'écrivain souffre s'il a l'impression que le monde environnant lui dénie ce pouvoir, et va, et parle et bruit sans lui. Il aspire à rester dans le coup, il ne veut pas devenir le gardien d'une crypte qu'il serait seul à arpenter, dans laquelle se trouveraient entassés les formes, les

mots, les œuvres et les processus qui constituent son patrimoine et sa richesse.

Or telle est la menace qu'il sent souvent peser, à tort ou à raison. « Les peuplades de l'Orénoque n'existent plus, écrivait Chateaubriand ; il n'est resté de leur dialecte qu'une douzaine de mots prononcés dans la cime des arbres par des perroquets redevenus libres ; la grive d'Agrippine gazouillait des mots grecs sur les balustrades des palais latins. Tel sera tôt ou tard le sort de nos jargons modernes : quelque sansonnet de New Place sifflera sur un pommier des vers de Shakespeare, inintelligibles au passant ; quelque corbeau envolé de la cage du dernier curé franco-gaulois, du haut de la tour en ruine d'une cathédrale abandonnée, dira à des peuples étrangers nos successeurs : Agréez les accents d'une voix qui vous fut connue ; vous mettez fin à tous ces discours. »

Cette hantise de l'oubli d'une langue, et avec elle de tout ce qu'elle porte de civilisation et de culture, constitue chez nous depuis quelques décennies un thème récurrent de délectation morose. Qu'elle ait pu être déjà exprimée au début du XIX^e siècle pourrait nous donner à penser qu'elle relève de l'illusion pessimiste ; c'est un vieux démon de l'homme, en annonçant la catastrophe, que de construire sa souveraineté dans la pulsion de mort. Je n'ai pas, quant à moi, l'intention de mourir, et je ne préjuge pas de toute évolution qu'elle soit un désastre. Ce que je crois, en revanche, et même si j'ai ma propre façon de le formuler et de le comprendre, c'est que ce sentiment de perte générale

qui affecte aujourd'hui tant d'écrivains, de professeurs ou d'amateurs lettrés (si l'on peut oser encore une expression aussi désuète) n'est pas sans motifs ni sans racines. Quiconque émet aujourd'hui une phrase orale ou écrite n'entre plus dans les mêmes protocoles, ne convoque plus les mêmes accords, n'active plus les mêmes liens. La langue n'est plus l'horizon enveloppant et paisible qu'elle fut probablement, jadis, pour quelques-uns ; elle n'a plus l'évidence de l'air qu'on respire, du chemin emprunté chaque jour, de l'arbre au bout de l'allée. Cette mutation, moins dans la langue elle-même que dans la place qu'on lui reconnaît, est un des plus sûrs effets, en même temps que l'un des plus sûrs moyens, de notre avancée précipitée dans un monde nouveau. Et je ne suis pas même sûr que, pour ceux qui me suivent, cela soit perçu comme une particularité, un fait appelant des remarques ; l'idée qu'on se formait encore du français quand j'étais sur les bancs du lycée semble leur être déjà devenue étrangère.

Pas plus que je n'aime à me plaindre de la pluie ou de la poussière je ne souhaite geindre devant ce mouvement, qui n'a d'ailleurs que faire de nos indignations et de nos lamentations ; mais je voudrais le raconter à ma manière.

Maison de famille

Dans mon enfance provinciale et déjà un peu lointaine (années soixante), je n'entendais jamais

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELJN000222.N001
Dépôt légal : septembre 2009